

Demosthenes Davvetas

## Le récit d'un champion

traduit du grec par Xavier Bordes

Si j'ignore pourquoi mon admiration de lycéen pour Jesse Owens, et le vidéo-documentaire sur sa vie et ses performances athlétiques que constamment je me repassais, en ce temps-là m'avait poussé à des heures et des heures d'un entraînement quotidien, acharné et programmé, dans l'espoir de conquérir la médaille d'or des fameux championnats « départementaux » de vitesse (au 200 mètres), je sais en revanche qu'à cause d'une fracture du ménisque, « triple » selon les médecins, la chute que je fis au milieu du couloir et qui sur le moment m'abîma dans la Mélancolie, prit, durant la période postérieure au déménagement à caractère professionnel de ma famille qui nous contraignit à résider à l'est du grand lac, la forme d'une obsédante Réminiscence : celle-ci, non contente à diverses reprises (souvent plusieurs fois par jour) de me tordre les entrailles dans ma nouvelle résidence, en outre, avec le temps et notamment durant la première année de mes études universitaires à la faculté de Droit, après la déclaration catégorique du médecin « votre genou va probablement nécessiter une nouvelle intervention... abandonnez tout espoir de retour à la compétition... », se fixa durablement dans ma pensée, la blessa, et victime d'une permanente insomnie due à l'exaspération, j'étais devenu fort ombrageux, la face crispée d'une frustration permanente : exactement tout ce que les camarades de mon âge détestaient.

Le seul de mes condisciples à se comporter différemment envers moi était un étudiant qui traînait péniblement les pieds quand il marchait (il avait une myopatie), et que par un caprice ironique son entourage avait surnommé « l'Oracle » (en raison de son penchant naturel à énoncer, en puisant chez les poètes, des sentences concernant les problèmes ou l'avenir des jeunes) : m'ayant déclaré, dès les premières semaines de cours magistraux où, du hasard faisant habitude, nous avions choisi d'être côte-à-côte dans l'amphithéâtre universitaire, qu'il avait remarqué en moi « une volonté, perpétuellement tendue », de me débarrasser « de quelque cauchemar », chose qu'il avait devinée à mon « regard sans cesse inquiet » et à mes réactions, il réussit à gagner mon intérêt, lequel à la longue — nous nous rencontrions tous les jours — finit chez moi par prendre les dimensions d'une confiance aveugle en sa personne.

C'est pourquoi, juste avant qu'il ne s'en aille pour la ville du Nord où il avait, expliquait-il, négocié la direction d'une « maison d'édition », comme j'avais fini par lui confesser mon problème (en parlant la panique me taraudait) et lui, répondit « ne t'inquiète pas... une période passagère... tout le monde en connaît... je te conseille de lire les poètes : leurs écrits savent guérir les blessures de la Mémoire », je ne fis ni une ni deux : suivant son conseil (je voulais tellement me délivrer de mon cauchemar), j'élus, comme endroit le plus propice de tous à ce genre de

lectures, le Club des Étudiants, où, si je savais que, malgré le vacarme d'un bar et de salons animés en permanence par toutes sortes de billards, jeux électroniques et baby-foots, on pouvait toujours trouver un espace pour s'isoler, j'ignorais ma foi que, ces dernières semaines, s'y activait parallèlement, pour une série de spectacles de quelques jours, la « Troupe Errante », une bande de comédiens amateurs fameux dans leur genre.

Peu avant de faire la quête (en fin de représentation), ceux-ci, après avoir désigné au hasard quelqu'un dans l'assistance, en cinq minutes à peine — conformément à la règle de leur spectacle — obtenaient de lui grâce à des questions, des passes hypnotiques et bien d'autres méthodes, la mise à contribution de parfums exotiques parfois, qu'il leur confiait, sous les applaudissements des spectateurs fascinés, quelque secret personnel : comme cet après-midi-là était de ceux où la Réminiscence m'avait pris à la gorge et où j'éprouvais un irrépressible désir d'être emporté loin dans l'oubli grâce aux vers des poèmes de l'anthologie que je lisais alors, je n'ai remarqué ni l'instant où les comédiens m'ont choisi comme objet de leur activité, ni à quel moment ils m'ont approché, ni même par quelles phrases ou quels moyens techniques, très vite, ils sont arrivés à me mettre en disposition de leur confier mon problème. Je me souviens par contre d'une façon très nette qu'une ou deux secondes avant de commencer à parler, soit que ma propre nature aime à se dissimuler, soit que cela lui convienne de déformer tout ce dont je me souviens... soit... soit... soit..., d'un coup je me sentis maître de moi et, prenant la situation en main, je leur racontai, mélange de ma Réminiscence et d'inventions fantastiques dont la connaissance d'une masse de livres m'offrait à profusion le matériau, une Histoire, prenant soin aussitôt après la fin — avant que selon leur rituel quelqu'un d'entre eux annonce sous les acclamations du public : « mesdames et messieurs..., une fois encore nous avons atteint notre but... » — de leur dire en toute hâte qu'il faudrait dans tout ce qu'ils ont entendu, à la place du « je » mettre un « il », car je ne leur avais pas — comme tout le monde l'avait cru — confié « mon secret » (j'insistai avec des mouvements joyeux et un sourire enjoué) mais une « invention personnelle ».

Maintenant qu'en écrivant la Mémoire me ramène cet *alors*, je dois reconnaître que si ma déclaration avait provoqué le mécontentement poli des comédiens (« les inévitables ratés du métier... peut-être la prochaine fois aurons-nous un meilleur résultat » a commenté l'un d'entre eux), mon Récit dans la même proportion avait *en moi*, durant son développement, fait éclore inopinément quelque espoir du *si désirable* (la Réminiscence soudain s'était écroulée, impuissante à me faire souffrir), et *autour de moi*, dans le public des étudiants, semé l'enthousiasme, avec pour effet immédiat, quand d'aventure j'en rencontrais, qu'ils me priaient avec insistance, « séduits » selon leurs propres termes par mon « Histoire », de la leur répéter.

Chez les gens donc, ou dans les endroits les plus divers — en somme, n'importe où s'en offraient la possibilité et l'occasion — avait désormais lieu la scène suivante : des admirateurs (dont ma réputation multipliait quotidiennement le nombre) faisaient cercle autour de moi qui, soutenu par la découverte (enfin !) d'une manière — « même provisoire » selon mes propres réflexions — de soulagement de la Réminiscence (celle-là entre deux Récits revenait, toujours aussi tyrannique !), racontais mon Histoire en ressentant à le faire une joie agrémentée de la certitude

que le moment ne tarderait pas où je trouverais une autre méthode, radicalement capable cette fois de noyer dans l'oubli mon cauchemar. Et c'était précisément cette conviction en moi qui, lorsque mes admirateurs manifestement fatigués de m'entendre me répéter commencèrent à refuser sous divers prétextes « polis » de devenir mes spectateurs, à tout instant me poussait à leur dire « écoutez-moi... je le sais... je le vois déjà venir de loin... le temps est proche où je vais cesser de vous ennuyer... montrez simplement un peu de patience à mon égard... j'ai besoin de votre présence... » et, en toute circonstance où je les rencontrais, sans leur accord, ou même en dépit de leur évident mécontentement (« laisse-moi tranquille, idiot... ne me colle pas tout le temps aux fesses... cesse de nous suivre comme notre ombre... etc... »), je commençais à leur débiter mon Histoire, n'hésitant pas, quand tout le monde se donnait le mot pour m'éviter, à m'adresser à des inconnus dans la rue : leurs menaces « voyou... cesse d'ennuyer ma fille... j'ai compris ton cinéma... mon garçon n'est pas pour tes sales pattes, satire... » et parfois leurs coups « paf... pouf... prends encore cette baffe... clac... clac... à toi, ce coup de pied... » — qui sait comment tout cela eût évolué, si « l'Oracle », à présent « Directeur » de maison d'édition comme il l'avait annoncé et contraint de résider là où il travaillait, n'était pas revenu de la ville du Nord avec un retard de quelques semaines : à peine eut-il constaté l'impasse où j'étais, que d'une phrase « je le crois toujours, j'insiste, que tu es sensible... transparent... imaginatif... bourré d'obsessions... une nature tout à fait créative... », il prit soin de freiner mon extrême anxiété. Puis, après une rapide argumentation « beaucoup d'écrivains ont été soulagés de tout ce qu'ils enduraient grâce à l'Écriture », il me proposa de rejeter moi aussi « définitivement » (il m'a répété cela trois fois) ma Réminiscence-Cauchemar, en acceptant d'aller m'installer à proximité de chez lui, où pour une gratification financière assez importante, « dans un an » selon sa proposition, je devrais lui rendre par écrit mon « Histo-Récit » aux fins de publication.

Et l'expression de son visage, les mouvements de son corps quand il me parlait, avaient — je la connaissais bien — une lumière de si forte conviction, seule chose foncièrement capable de me faire murmurer « je le savais... c'était une question de temps et de patience... », que, dès le matin du jour suivant, quoique n'ayant jamais ambitionné de devenir écrivain, je pris l'avion pour cette Ville du Nord, où dans un luxueux hôtel choisi par mon éditeur-ami, le même après-midi je commençai d'écrire l'Histo-Récit.

Tout semblait pour le héros, un éphèbe au talent reconnu pour les courses de petite distance et spécialisé dans le deux cents mètres, basculer dès que dans son sommeil un oiseau sauvage au visage de vieillard lui lacérait le corps du bec, en lui annonçant qu'« avant » d'atteindre l'âge adulte il gravirait « la plus haute marche du silence » : ce rêve, gravé pour longtemps dans sa Mémoire, le jetait dans une anxiété permanente, inexplicable, quelque chose comme une menace indéfinie. Et il était incapable, à cause d'elle, de retrouver la paix, sauf et uniquement quand « l'Oracle » local (« sage » pour les uns, « imposteur, charlatan » pour les autres, du fait qu'à travers des phrases laconiques il élucidait les problèmes des habitants) lui affirmait « c'est ton destin de ceindre avant de devenir adulte la couronne de la paix absolue », l'éveillant aussitôt à des images-visions (il se voyait avec une couronne sur la tête ou en train de gravir la plus haute marche de la victoire...), qui le persuadaient d'interpréter cela comme une garantie de réalisa-

tion du violent désir qui le travaillait depuis des années : gagner la médaille d'or des championnats d'Europe. D'ailleurs, le fait qu'aux demi-finales de ce fameux événement il avait devancé tous ses adversaires, avait renforcé le pronostic général de la presse et des supporters relatif à son « triomphe » au point d'en faire une « certitude » bien propre, après son imprévisible — quelques mètres avant la fin (il était premier) — chute et le diagnostic du médecin « le genou est presque détruit... tout espoir de retour à la compétition serait vain... », à se changer en Mélancolie : ainsi le héros de notre histoire traînait-il par la suite, le voici, taciturne et muet, voyez comme il boit, souvent jusqu'à se soûler, voyez-le monologuer, avec des phrases du genre « le corps est une Matière sujette à l'usure du temps... il n'est que l'imagination qui n'ait pas d'âge... qui soit indestructible... » ou répéter avec lassitude « cette affaire de la finale me blesse constamment... je serais prêt à faire n'importe quoi pour la rejeter de ma mémoire... »

En conséquence ce jour où, désespéré par la monotonie lugubre de sa situation (il avait complètement perdu le sommeil) et feuilletant au hasard dans une librairie une anthologie poétique, il avait senti tout d'un coup les vers lui procurer une ivresse intérieure, une sorte d'éjaculation spirituelle, et transférer ainsi tout ce qui le tyrannisait dans l'oubli, comment aurait-il pu ne pas profiter de ce cadeau en or et par la suite, ne pas lire sans arrêt des livres, ni en venir au point, tant il était content du résultat de cette expérience (elle était anesthésiée pour de bon, la Réminiscence!), de songer lui-même à écrire des vers, en rêvant, selon ses propres confidences, de composer un jour des « Odes au merveilleux » ?

Et rien ne semblait pouvoir empêcher la réalisation d'un tel désir si ce soir-là, sous le coup d'une intrigue conjointement ourdie par la Moire et par l'Ironie, ne l'avaient happé les roues d'un autobus, qui lui laissèrent juste le temps, quelques secondes avant qu'il meure, de penser que le rêve qui l'avait tant marqué et que lui avait commenté « l'Oracle », ne signifiait finalement rien hors l'avertissement de sa mort prématurée : à ce moment-là, il avait à peine vingt ans.

L'histoire ci-dessus, mon Histoire, malgré mon inexpérience technique d'écrivain et un travail fondé sur le principe intellectuel que « les mots doivent obéir avec exactitude aux images du Récit », prit la forme concise, économique et en même temps pleine dans l'expression et les concepts, d'un texte dont la fin me plaçait en face de la réalité que voici : d'un côté, de ce moment-là et par la suite, la Réminiscence avait commencé à ne plus me tracasser, me faisant croire qu'« enfin ! » elle était enterrée dans les mots des pages de mon manuscrit, et d'un autre côté, la publication de mon livre avait été applaudie unanimement par les critiques et le public (trois éditions en six mois), me plongeant ainsi dans un enthousiasme qui, sur la proposition d'une jeune actrice de transposer mon œuvre en monologue théâtral et de la monter, m'incita au « oui », et me persuada, face à la requête ultérieure de la jeune fille concernant « quelques discussions pour concertation », de répondre affirmativement : lors de nos entretiens je lui donnai des précisions sur la genèse et le caractère du héros de mon Histoire, et je l'écoutai avec intérêt m'expliquer qu'elle préférerait raconter (par certains mouvements de son corps en analogie avec les circonstances) le texte au lieu de le briser en plusieurs tableaux, ou encore qu'elle était sûre que le protagoniste devrait apparaître

comme un androgyne, comme une existence en suspens dans l'espace-temps, qui incarnerait le destin humain plutôt que d'illustrer tel moment historique concret, telle ville ou village, telle époque.

Ma satisfaction devant la sensibilité de la jeune actrice me donna tellement confiance en elle que, répugnant à découvrir l'œuvre avant terme, je n'allai pas assister aux répétitions, choisissant, face aux remarques de mon éditeur-ami (lui était présent à ces répétitions) « il y a quelque chose qui cloche... elle ose des choses qu'on ne doit pas se permettre avec ton texte... », de le tranquilliser et refusant même d'apprendre de quoi il s'agissait — en changeant de sujet de conversation.

Jusqu'à ce qu'arrive la première et que, confronté avec la modification du dénouement de mon livre (le jeune sprinter ne mourait plus sous les roues de l'autobus, mais composait les « odes au merveilleux » et après leur publication gagnait le grand prix de poésie), suite à l'extrême mécontentement des spectateurs « hou... hou... hou... c'est minable... ce texte est d'un mélo !... hou... hou... », je me suis retrouvé dans les coulisses du théâtre afin de comprendre à travers les questions obstinées que je lui posais (elle était en plein délire) ce qui s'était passé : la jeune actrice avait tellement idolâtré le héros de mon œuvre que, poussée par le besoin d'aller contre la fatale décision de la Moire, elle n'avait pu supporter la fin du texte et l'avait transformée, ce qui lui valut de ma part l'élan d'une sympathie qui ne se fût point altérée (je trouvais amusant et intéressant « le cas » de la transformation de mon livre), n'était qu'une phrase de son délire « ma chute dans le final des championnats d'Europe me poursuit... je suis au bord de la folie... je veux oublier... » vint à point pour me faire pressentir la suite.

L'actrice avait bien joué son rôle : elle était devenue *lui*, le produit de mon *moi*, lequel était à présent, devant mes yeux, attaqué par la Réminiscence. Quelle plus grande preuve pouvais-je donc avoir que Celle-ci n'était pas morte et enterrée, comme je le croyais, dans mes pages, mais, purement et simplement fatiguée peut-être, ou peut-être... ou peut-être..., elle s'était reposée, quelque chose comme une léthargie momentanée, de laquelle à présent Elle sortait.

Je fus alors certain que rapidement Elle allait réaliser que l'actrice n'était pas véritablement moi, mais quelqu'un d'autre, qu'Elle allait cesser de l'assaillir, corrigeant désormais le tir vers son véritable ennemi : moi.

Je La voyais déjà s'échapper des pages du livre, à côté d'Elle les paragraphes et les phrases se déconstruire, les mots s'émietter comme des objets inanimés, et Elle, en personne, souveraine altière, inaltérable à travers le temps, jaillir du terre des gravats de son tombeau, en me cherchant : je lui retournerai l'intensité de son regard et je pris conscience à ce moment-là que la bataille entre nous allait être sans merci.